

Marta Danylewicz, *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises, 1840-1920*

Nadia Fahmy-Eid

Volume 3, numéro 2, 1990

L'autre salut

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057615ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057615ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fahmy-Eid, N. (1990). Compte rendu de [Marta Danylewicz, *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises, 1840-1920*]. *Recherches féministes*, 3(2), 195–198. <https://doi.org/10.7202/057615ar>

COMPTES RENDUS

Marta Danylewicz : *Profession : religieuse. Un choix pour les Québécoises, 1840-1920*. Montréal, Boréal, 1988, 250 p.

Cette histoire des religieuses a elle-même une histoire qu'il convient d'évoquer brièvement en guise de préambule. Paru d'abord en anglais, deux années après la mort tragique de son auteure, l'ouvrage tiré de sa thèse fut publié grâce aux efforts conjugués de Alison Prentice, Paul-André Linteau, William Westgall et grâce à la collaboration de plusieurs autres personnes proches de l'auteure. Alors que le livre anglais s'intitule : *Taking the Veil. An Alternative to Marriage, Motherhood and Spinsterhood in Quebec, 1840-1920*, la traduction française, parue une année plus tard, affiche un titre qui illustre non seulement une thèse mais aussi un défi. Professionnelles, les religieuses? L'association des deux termes pourra paraître à plusieurs, inusitée ou même saugrenue. À la notion habituelle de «vocation» (religieuse) qui se rattache à une spiritualité alimentant un choix individuel, l'ouvrage veut substituer, en effet, la notion de «profession» qui fait plutôt référence à des orientations ou des choix sociaux, inscrits dans un cadre temporel et matériel bien identifiable. C'est d'ailleurs l'objectif formulé dès l'introduction du livre où l'auteure annonce son intention d'adopter la perspective de l'histoire sociale en inscrivant les religieuses au cœur d'une problématique qui intègre les «thèmes plus généraux de la culture, du travail féminin et de l'organisation de la famille» (p. 17). Or, quand on analyse la structure et le contenu de l'ouvrage, on s'aperçoit que l'auteure est fidèle à ce programme.

Le premier chapitre campe fort bien le décor qui aidera à situer et à comprendre la formidable expansion des vocations religieuses féminines au cours de cette deuxième moitié du XIX^e siècle. On y voit l'Église mettre graduellement en place les éléments majeurs d'une infrastructure religieuse et sociale sur laquelle s'édifiera un pouvoir clérical de longue durée.

Ces éléments comprennent, entre autres, la mise en scène et l'encadrement étroit de manifestations multiples de la dévotion populaire, la mise en forme et la diffusion d'un discours ultramontain qui affirme la suprématie du pouvoir religieux sur le pouvoir civil, enfin l'investissement graduel par l'Église des secteurs de l'éducation et du service social. C'est dans ce contexte qu'on voit se multiplier les communautés religieuses féminines et, en même temps, les vocations qui alimentent leur croissance.

Le deuxième chapitre s'attache plutôt aux facteurs d'ordre socio-économique susceptibles d'expliquer à leur tour la croissance accélérée du nombre de religieuses au cours de cette deuxième moitié du XIX^e siècle. L'auteure y situe l'entrée au couvent parmi les autres options offertes aux femmes à cette époque. Elle rappelle les diverses formes de discrimination dont sont victimes les femmes sur le marché du travail, ainsi que le nombre restreint de choix de carrière qui leur est offert. Qu'elles

Recherches féministes, vol. 3 n° 2, 1990

soient travailleuses en usine, infirmières ou institutrices, les femmes font face à des conditions de travail plus pénibles et surtout plus dévalorisées que celles que connaissent leurs homologues masculins. De plus, même pour celles qui ne s'engagent pas tout de suite dans la voie du mariage — et de la mise au monde d'un nombre élevé d'enfants — le travail salarié se situe le plus souvent dans le cadre de stratégies familiales qui s'imposent comme prioritaires et contribuent à conférer au travail des femmes l'image d'une activité transitoire, accentuant encore plus son caractère précaire. L'auteure conclut au terme de ce chapitre «qu'il y a peu de choses dans la vie des femmes québécoises de la fin du siècle dernier pour les dissuader de prendre le voile. Presque tout, au contraire, semble les pousser à entrer au couvent» (p. 88). Mais alors que «la société laïque offre peu de chances de s'épanouir et d'avancer socialement», l'entrée au couvent représente, au contraire, un lieu possible d'accomplissement et de mise en valeur de talents féminins inexploités.

Le troisième chapitre met en scène deux communautés choisies en fonction de leur représentativité dans les deux principaux secteurs d'activité des religieuses, soit l'éducation et le service social. Il s'agit des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame et des Soeurs de la Miséricorde, deux ordres qui diffèrent autant par l'appartenance sociale de leurs membres et par leurs clientèles respectives que par les moyens matériels dont ils disposent. L'auteure remet en question l'hypothèse du sociologue Bernard Denault en présentant la vie dans les communautés religieuses féminines non seulement comme une solution au problème des femmes sans attaches familiales, mais aussi comme un milieu de récupération du pouvoir masculin. En effet, les femmes y troquent le pouvoir paternel ou marital contre celui des membres de la hiérarchie cléricale.

À cette hypothèse, l'auteure en oppose une autre qui fait «de l'organisation des couvents par les femmes [...] la manifestation d'un féminisme naissant ou "encore" d'une substitution du féminisme» (p. 106).

Pour Marta Danylewicz, il est possible de saisir pleinement la signification du choix d'entrer en religion qu'à la condition de se rappeler la limite des options offertes alors aux femmes par la société. L'auteure reconnaît, bien sûr, que les ordres religieux «sont soumis à l'autorité spirituelle de l'aumônier, de l'évêque et du pape», mais elle affirme cependant que : «ils n'en administrent pas moins leurs affaires temporelles dans une relative indépendance par rapport à la hiérarchie masculine» (p. 123). De plus, dans le cadre de la vie communautaire, les religieuses les plus douées peuvent pousser plus loin leurs études, donner libre cours à leurs talents pédagogiques en rédigeant des manuels éducatifs, négocier avec plus de succès que les institutrices laïques leurs conditions de travail et même, pour certaines religieuses, occuper des postes de prestige au sein d'organismes publics tels que les commissions scolaires. Au terme de ce chapitre, l'auteure conclut que, loin d'être un pis-aller, les couvents ont constitué pour les femmes une solution de rechange somme toute avantageuse.

Le quatrième chapitre rappelle les principaux lieux où se sont forgées les vocations féminines. Il y a, bien sûr, pour les adolescentes, le modèle de leurs maîtresses d'école (religieuses) et la familiarité avec la vie monacale sur laquelle débouche l'expérience de pensionnaire, mais il y a aussi les attaches multiples qui

lient la vie au couvent aux réseaux familiaux. Avoir une soeur, une tante ou une cousine dans une communauté en facilite l'accès, mais surtout confère à l'entrée en religion, un caractère plus sécurisant. De plus, les familles nombreuses constituent des pépinières de vocations : le couvent absorbe le surplus de bouches à nourrir et offre une alternative sociale valable aux filles qui ne sont séduites ni par le mariage ni par le statut de « vieille fille » (sans compter qu'être membre d'une famille nombreuse a pu convaincre plus d'une fillette qu'elle n'avait nul intérêt à suivre l'exemple de sa mère). L'auteure conclut ce chapitre en affirmant l'existence de « rapports symbiotiques » entre les familles et les communautés religieuses.

Le dernier chapitre analyse la dynamique des relations entre religieuses et laïques en particulier dans les domaines de l'éducation et du service social. Il vise, nous dit l'auteure, à « mettre en lumière les avantages que le féminisme en a retirés » (p. 171). On nous rappelle aussi que vingt-deux des groupes affiliés à la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste étaient contrôlés par des religieuses, qu'entre ces dernières et les laïques la collaboration fut constante au sein de multiples oeuvres sociales philanthropiques et qu'enfin, ce fut grâce aux religieuses si les féministes purent voir se réaliser leur voeu le plus cher : l'accès des filles aux études supérieures. L'auteure montre également les problèmes auxquels firent face les plus progressistes parmi les religieuses qui, telle soeur Sainte-Anne Marie, étaient « coincées » entre les ambitions exprimées par leurs étudiantes et la misogynie profonde d'un leadership cléricale décidé à éviter l'engagement des femmes dans des carrières perçues comme masculines. Ce chapitre se termine sur le constat d'une ambiguïté profonde : la connivence entre religieuses et féministes laïques n'a pas empêché l'oeuvre des religieuses dans le domaine social de s'édifier aux dépens de celle des laïques. Cette oeuvre s'est épanouie, tout en « rejetant dans l'ombre "l'initiative féminine" (dont parlait Marie Gérin-Lajoie) qui sous-tend le militantisme des laïques » (p. 198).

L'ouvrage de Marta Danylewicz constitue une analyse originale et très vivante du sens social et politique que revêt la vocation religieuse pour les femmes au tournant du siècle. C'est pourquoi le travail de Marta Danylewicz offre un exemple convaincant de la richesse d'une approche féministe qui incite à interroger l'histoire différemment et surtout à le faire du point de vue des femmes elles-mêmes, en les situant comme sujets — et non comme objets passifs — de l'histoire. Dans cet ouvrage, l'action des religieuses et le rôle des couvents s'inscrivent dans une dynamique sociale complexe où les choix spirituels des femmes ne sont indissociables ni de la trame générale de l'histoire ni des rapports de sexe qui marquent son évolution. Dans ce sens, ce livre est une réussite magistrale. Il faut avouer toutefois que certaines des hypothèses avancées hardiment par l'auteure ne sont pas sous-tendues par une argumentation assez convaincante. Aussi ira-t-on jusqu'à conclure, au terme de cette lecture, que l'entrée en religion équivalait vraiment pour les femmes de cette époque, à une occupation professionnelle permettant l'accomplissement de leur potentiel dans plusieurs domaines. Certes, l'auteure souligne que ce ne fut pas cependant le cas pour *toutes* les religieuses, mais on peut trouver tout de même qu'elle passe un peu vite sur la situation de celles pour qui le couvent n'a pas constitué ce lieu d'épanouissement rêvé. Au sujet des soeurs converses confinées à des tâches peu

gratifiantes, sur celles qui ont végété toute leur vie dans des fonctions obscures et peu valorisantes, sur celles qui ont vécu des brimades en raison parfois de leur trop forte personnalité, sur cette masse anonyme de femmes qui n'ont pas pu exploiter leurs capacités potentielles, on ne nous dit pas grand-chose. Pas plus d'ailleurs que sur les limites qu'impose à l'action collective des religieuses une hiérarchie cléricale omniprésente qui va, à travers les coutumes de chaque communauté, régir la vie quotidienne parfois jusqu'à ses moindres détails.

L'autre question à peine abordée dans cet ouvrage concerne le rapport entre religieuses et féministes. Comme le souligne d'ailleurs Marta Danylewicz, non seulement la place occupée par les religieuses dans le domaine du service social a réduit de beaucoup la marge de manoeuvre laissée aux militantes laïques, mais le discours des religieuses tel qu'il est véhiculé par les revues et journaux des communautés de l'époque (*L'Écho de Sainte-Croix*, 1923-1968; la *Revue Présentive*, 1927-1959, *Nous et nos idées*, 1942-1944; *La Glaneuse*, 1871-1880, etc.) traduit une profonde hostilité à l'endroit des revendications féministes.

Malgré l'originalité et l'intérêt de l'analyse, malgré la richesse des hypothèses avancées, cet ouvrage ne répond pas entièrement à certaines des questions — très pertinentes par ailleurs — qu'il soulève. Mais n'est-ce pas le propre des ouvrages importants que d'ouvrir la voie à de nouvelles avenues de réflexion et à de nouveaux débats? Par conséquent, le livre de Marta Danylewicz est exemplaire. Faire des femmes le sujet de l'histoire est un défi qu'il nous faut relever et le risque des conclusions parfois hâtives est certainement beaucoup moins grand que celui du silence qui a entouré jusqu'ici le rôle véritable des femmes — des religieuses en l'occurrence — dans notre devenir collectif.

Nadia Fahmy-Eid
Professeure
Département d'histoire
UQAM

Marie-Paule Malouin : *Que sont devenues les soeurs de nos écoles?* Recherche sur les orientations actuelles des religieuses enseignantes au Québec. Sainte-Foy, AREQ, 1989, 185 p.

Cette recherche est une excellente initiative de l'AREQ (Association des religieuses enseignantes du Québec). Le livre a été publié par l'Association et préfacé par sa présidente, Ghislaine Roquet, c.s.c. L'auteure, Marie-Paule Malouin, est historienne et sociologue.

Le but de l'ouvrage est de décrire la situation et les orientations des religieuses enseignantes depuis vingt-cinq ans. À cet effet, un questionnaire a été préparé et complété par les supérieures majeures des communautés enseignantes du Québec. Trente-cinq des trente-neuf congrégations membres de l'AREQ ont répondu au